

doit désormais tourner ses regards. Là il trouvera le commerce qui lui est nécessaire.

La France et l'Angleterre refusent en ce moment d'ouvrir les caves de leurs banques à plus d'une nation de l'Europe. Paris est prêt à traiter avec le Brésil pour les sommes dont il aura besoin. L'empire du Brésil possède en biens nationaux, dix fois la valeur de la dette. Il faut donc en finir avec toutes les craintes.

Le Brésil à une puissance financière inouïe, il n'use encore aucune de ses dernières ressources, aucun des moyens extrêmes exploités souvent par toutes les nations de l'Europe. Il est riche de toute chose, de son climat, de son sol où réside l'or et les diamants et la plus étrange fécondité.

C'est ici l'occasion de donner une idée de ce que dans cette dernière année 1866, le Brésil a exporté en Europe. Or 3,419:5540000 ce qui fait en argent français la somme de 8:998.826 francs. Et pour le Rio da Prata 11,172:5870000 soit 29,401:544 francs.

En outre de ces sommes il a été envoyé au Rio da Prata par le gouvernement impérial des sommes énormes dont nous ne savons pas le chiffre.

Et maintenant voici ce qui a été exporté de café pendant le courant de l'année 1866. Café 3,674:480 arrobas pour la valeur de 60:000,000,000 rs., soit 156,894,737 frs.

Enfin il a été exporté en articles divers pour le montant de 5,000:000000, soit en francs 13,157,897.

Voici quelques notes sur le système monétaire employé au Brésil.

Les pièces d'argent sont de 2 fr. 60 c. à 5 fr. 20. On compte dans tout le pays par Reïs : 390 Reïs valent un franc.

Dans les estimations approximatives le conto ou million de Reïs, valent 3,000 francs.

Voici les mesures : La lieue mesure 6,130^m. La brasses 22. La varra ou aune se compte pour 1, la palme mesure 22, mesure cubique, la fanga contient 54 litres, l'alquière vaut 18, la quarte 44.

Poids :

La livre brésilienne vaut 460 grammes. Elle se compose de deux marques et de six onces.

L'arrobo vaut 32 livres un peu moins de 15 kilos.

Le ministère des finances est entre les mains du président du conseil sénateur Zacharias de Goes et Tascancellos. Cet homme d'état a déjà dirigé plusieurs ministères et possède de longue date, la réputation de grand orateur.

Il occupait le même siège au moment où le Brésil fut contraint de rompre ses relations avec la république orientale de l'Uruguay que gouvernait illégalement le président Aguerre, chef du parti Riano.

Monsieur Zacharias, de l'avis de tous, est un des hommes des plus intelligents de son pays. D'un caractère intègre et d'une rectitude extraordinaire en tous ses actes, il a su conquérir l'estime de tous ses concitoyens et la confiance des gouvernements étrangers) Mr. Zacharias est jeune encore et c'est déjà un des premiers hommes d'Etat du monde politique.

Un mot maintenant sur le budget du Brésil. En comprenant la liste civile et ses annexes il ne s'élevait il y a quelques années, qu'à 3 millions deux cent mille francs, si on considère d'une part le nombre des membres de la famille impériale et de l'autre, la cherté excessive des objets de luxe à Rio de Janeiro ; on se demande comment fait le chef de l'Etat pour soutenir dignement son rang et ne jamais refuser l'assistance aux pauvres, trop nombreux, qui assiègent son palais.

Ce prodige s'explique par cette observation, que les hommes qui possèdent une véritable grandeur de caractère dédaignent un faste indisponible aux médiocrités.

Aujourd'hui cette famille s'est augmentée par le mariage des deux princesses. Dona Isabel Christine Léopoldina, mariée le 15 Octobre 1864 avec S. A. R. le prince Louis Philippe d'Orléans comte d'Eu, maréchal de l'armée. Ainsi que celui de la princesse D. Léopoldina Thérèse, mariée le 15 Décembre 1864, avec S.A.R. Louis Auguste Maria de Cobourg-Gotha, Duc de Saxe, amiral.

Le Brésil fonde les plus belles espérances sur ces deux princes. Il n'a raison d'avoir foi et confiance dans ces jeunes hommes qui doivent être un jour mêlés à ses plus sérieuses destinées.

Le comte d'Eu, est le petit fils de feu Louis Philippe, ce roi libéral dont le pouvoir paternel était doux à la France.

Il est le petit fils bien aimé de feu cette bonne reine qui ne fit jamais de mal à personne ; qui fut la mère des pauvres, la providence de toutes les misères, qui passa sa longue existence à faire le bien. Oh ! quelle était bonne, qu'elle était bienveillante, qu'elle était aimée, chérie du peuple français, cette noble reine Marie Amélie. Le fils de ces pères ne peut démentir si noble origine, il sera bon, libéral généreux. Son passé de jeune homme est une garantie de l'avenir. Et tout ce qu'il fait dans le présent est une preuve de tous ses desirs de contribuer au bien-être, à la prospérité, au développement de l'Empire.

Je termine ces quelques lignes en invoquant ce qu'a écrit M. Pereira da Silva.

« Les Budgets Brésiliens datent de 1826. La recette alors ne dépassait pas la somme de 10,000 contos de réis, ou trente millions de francs ; de 1831 à 1838, période d'anarchie et de discorde continue, les revenus n'augmentaient pas, ils étaient terme moyen de 13,000 contos de réis. C'est en 1838 que le pouvoir plus fort et plus énergique, réussit à combattre sérieusement l'anarchie et à développer les ressources de l'Empire.

« La recette monte à peu près à 60 millions de francs. Depuis lors elle a lentement bien que progressivement augmenté jusqu'en 1850, époque où commencèrent pour ainsi dire le véritable progrès de l'Etat normal du pays. Une dernière émeute a éclaté à Pernambuco et fait couler des flots de sang en 1848 ; mais le gouvernement est sorti victorieux de cette épreuve et son triomphe a été aussi le triomphe du principe de l'autorité et de l'ordre public.

« Pour comble de bonheur, il se trouve alors aux finances un homme de talent, administrateur habile et réformateur modéré qui étudia tous les impôts et les régularise qui renouvelle et améliore l'administration financière tout entière et prépare ainsi les voies de l'avenir. Ce total général des revenus s'élève en 1850 à plus de 220 millions de francs.

II.

Nous avons fait connaître succinctement quelques unes des ressources que le Brésil offre aux travailleurs qui viendront coloniser ce riche Empire. Nous avons parlé de son sol fertile, de son ciel splendide et vivifiant de son climat salubre et de la constitution qui le régit.

Nous croyons à propos de faire connaître à nos lecteurs la copie d'une lettre écrite par un économiste de nos amis.

Rio de Janeiro, 24 décembre 1866.

Mon cher frère,

Il y a déjà quelque temps que je suis de retour à Rio ; et à l'heure qu'il est, tu as dû avoir reçu les lettres que je t'ai écrites avant de partir pour visiter les campagnes environnantes.

Je ne te parlerai pas, dans cette lettre, de la magnificence du port de Rio, de la splendeur de la ville, de ses montagnes et de ses collines, de ses villas et de ses châteaux, tout cela je te l'ai déjà raconté ; et moi quoique le spectacle grandiose et toujours varié de la ville, de la baie et de ses environs m'impressionne et me ravit toujours quand je les contemple soit le jour par un beau soleil, ou à travers les vapeurs d'un atmosphère nébuleux ; soit la nuit, alors que le gaz illumine les mille villas qui parsèment les collines et les flancs des montagnes qui entourent la ville, et qui semblent la ceindre d'un diadème ruisselant de perles et de rubis.

Je veux aujourd'hui te parler d'affaires et cela d'une manière toute prosaïque, toute matérielle, toute pratique examinant le Brésil, non point sur le point de vue du touriste, avec la critique minutieuse de celui qui désire y faire sa résidence permanente, s'il y trouve son avantage.

Mon premier soin fut de prendre des informations sur la forme de son gouvernement, car tu me connais assez pour savoir que je ne voudrais pas demeurer dans un pays, offert-il tous les avantages matériels désirables, si sa forme de gouvernement était arbitraire et despotique.

Le gouvernement du Brésil est un Empire constitutionnel et sa constitution la plus libérale et la mieux adaptée aux besoins du pays et aux idées modernes, que l'on puisse désirer.— Les chambres sont élues par le peuple, et les ministres sont responsables aux chambres.

L'Empereur, d'après tout ce que j'ai pu lire, voir et entendre, semble être l'idole du peuple brésilien, comme il commande le respect et l'admiration des étrangers.

Les ministres paraissent jouir de la confiance du peuple, certainement de la majorité des chambres. Tu sais bien que je ne prétends pas fuir de la politique, je ne le pourrais pas quand même je le voudrais, ce qui est loin de mon intention. Je ne connais aucun des ministres pas même de vue ; mais si je puis former quelque opinion par la libéralité des mesures qu'ils ont introduites, je serais porté à croire qu'ils sont à la hauteur de leur position, dans un gouvernement qui tient à prendre sa place et son rang parmi les premières nations du monde.

J'ai éprouvé quelques difficultés à me procurer les renseignements que je désirais, ne connaissant pas le portugais qui est la langue du pays ; et quoique les brésiliens de la bonne société parlent généralement le français et soient très-instruits, il ne me convenait pas de fatiguer par des questions, qui aurait pu leur paraître importunes, ceux dont j'avais en le plaisir de faire la connaissance. Je fus donc forcé de chercher ce que je désirais dans les livres portugais ; et petit